

# Le rêve de Tanger ©

Roman intégral

© Régine Detambel

---

## I

La file d'attente est interrompue par deux garçons en skate. Ils sont libres, ils sourient tous les deux, à personne en particulier. J'ai envie de les prendre pour moi, ces sourires, comme des encouragements à partir. Je recompte l'argent que je possède, je suis une veinarde. En ajoutant à mes économies le billet de cinquante euros que j'avais ramassé dans la rue qui monte vers le collège, et tout l'argent que m'ont donné les parents de Dorothée et qui doit représenter une fortune suffisante pour s'acheter une chaîne hi-fi ou une guitare électrique, je me sens vraiment riche. Cette fois, dans mon sac kaki, j'ai de quoi faire un vrai repas, des choses solides, du pain, des abricots, du chocolat aux noisettes.

Devant moi, dans la file d'attente, il y a une vieille dame aux cheveux teints. Ils ont des reflets bleus. J'ai envie de rire puis je pense à la mer. La couleur de la mer, je ne l'ai pas vue souvent. Pour quelqu'un qui habite Montpellier, c'est drôle. Mais mes parents n'aiment pas voyager. Et puis la voiture n'est pas fiable. Elle est tout juste bonne à emmener papa au travail. Pour les voyages, ce n'est pas le bon modèle.

La vieille dame aux cheveux bleus a pris un billet pour Paris. Un aller simple. Elle était en vacances à Montpellier, sûrement. Elle est venue pour voir ses petits-enfants. Peut-être.

— Montpellier-Marseille, s'il vous plaît. Un aller-retour.

C'est moi qui ai parlé. Je n'ai encore jamais pris le train toute seule. Avec ma grand-mère, quelquefois, pour aller à Carpentras et à Arles. Elle aimait qu'on visite les ruines romaines.

— Aller-retour ?

— Oui, oui.

Je souris, je suis très sûre de moi. Et puis j'ai ma carte d'identité, avec une photo où je suis hilare. C'est drôle, il y a des choses qui ne se devinent pas. Par exemple, cette photo, j'étais avec Malik quand elle a été prise. Je m'étais assise sur le tabouret du Photomaton, et cela se passait ici, dans la gare de Montpellier. Nous étions seulement venus pour mes photos d'identité. Malik agitait le rideau et me faisait rire avec des grimaces. Il disait :

— C'est toujours moche une photo d'identité, alors essaie de sourire sincèrement. Et si tu y crois vraiment, à ton bonheur, alors tous ceux qui regarderont ta photo se perdront dans ton sourire et ils détesteront leur vie, ils voudront vivre ta vie pour être heureux comme toi.

J'ai fait comme a dit Malik. D'ailleurs, avec lui à mes côtés, ce n'était pas difficile de croire à mon bonheur. Je n'avais rien à inventer puisque j'étais réellement heureuse.

Ce jour-là, le jour de la photo, je n'ai pas deviné que je reviendrai ici, dans cette gare précisément, pour un voyage interdit, une fugue comme dirait Dorothée. Le jour de la photo, j'ignorais que je quitterais ma maison pour aller rejoindre un garçon que j'aime et qui vit de l'autre côté de la mer.

C'est drôle, cette idée qu'on ne devine rien et que tout est mystérieux et que l'avenir nous est décidément caché.

— 9H57, hurle la dame blonde en me tendant la monnaie.  
Je n'écoutais pas. Mon voisin me tape sur l'épaule :  
— Je crois qu'on vous parle, mademoiselle.  
— Oui, bien sûr, excusez-moi.  
Je suis toute rouge, je ne compte même pas la monnaie, je me répète 9H57 comme si c'était une formule.  
— Ça commence bien, dit en moi une petite voix pessimiste.  
Je la fais taire en sifflotant.

Je n'ai pas de montre. Je lève la tête, il est à peine 7 heures. La pendule semble se balancer tellement il y a de Mistral aujourd'hui.  
Je vais m'asseoir sur un banc libre. De mon sac, je tire mon petit calendrier et un crayon de papier. Nous sommes le 12. Je serai à Marseille pour déjeuner. Ensuite, je prendrai le bateau pour le Maroc. N'importe qui pourra me renseigner.

A Marseille, tout le monde connaît la Méditerranée, tout le monde sait comment on quitte sa maison et sa famille. Et puis, je ne pars pas pour toujours, je ne partirai pas longtemps, seulement le temps, comme dit Malik, de croire en mon bonheur. Je le retrouverai facilement, Malik, j'en suis sûre. Et puis nous passerons, mettons quinze jours ensemble, ou bien trois semaines. Le temps des vacances de Pâques. Ensuite, je rentrerai à la maison.

Mais j'aurai dans la tête, en rentrant, plus que ne peuvent contenir les bagages les plus volumineux des touristes. J'aurai dans la tête de l'amour et de la joie, des couleurs, des parfums, des tissus, des promesses, des gâteaux, des baisers, bref, tout ce que je n'ai pas ici et qui fait que je pars aujourd'hui.

La seule chose que je n'ai pas résolue, c'est la question de l'habillement. On ne peut pas dire que je porte des vêtements soignés. Je n'ai pas pu vraiment préparer mon voyage. J'ai dit à ma mère que j'allais faire une excursion en car, un voyage scolaire obligatoire, pour la

journée, à Fontvieille, voir le moulin d'Alphonse Daudet. Nous sommes déjà allés à Fontvieille, avec la classe, quand j'étais en sixième, mais ma mère ne s'en est apparemment pas souvenu.

Elle m'a préparé à manger. Mais je n'ai pas pu emporter de vêtements de rechange. J'ai seulement le strict nécessaire.

Si j'avais eu un frère, un grand frère, je suis sûre qu'il aurait lu des livres de matelots, comme l'Île au trésor ou Moby Dick et qu'il m'aurait raconté comment il faut s'habiller pour une traversée.

Je n'aurai pas froid. J'ai mon sweat-shirt jaune, que Malik aime tant. Un jour, je me souviens, je marchais dans la rue avec mon sweat-shirt jaune et Malik a couru vers moi. Au lieu de me dire, pour se moquer gentiment, que j'étais un peu voyante et qu'il ne risquait pas de me rater, il a dit :

— Tu es mon soleil. Mon vent chaud et mon soleil.

Depuis, j'ai aimé les vêtements jaunes, bien que ma mère me dise que cette couleur ne me va pas du tout.

— Elle a tort, a dit Malik, dès que tu bronzes un peu, tu deviens éclatante.

Le train est orange. La vieille dame aux cheveux bleus me précède. Je lui tends le bras pour l'aider à monter. J'ai l'impression de n'être plus du tout timide.

Avant, je veux dire avant de me retrouver ici, à la gare, j'avais peur d'aider quelqu'un. J'avais peur qu'on se moque de moi. Un jour, un aveugle m'avait demandé de l'aider à traverser la route. C'était la rue qui contourne le marché, une rue très fréquentée. J'ai regardé les lunettes noires de l'aveugle et son sourire figé. Il tournait la tête quand je parlais, on aurait dit un lézard ou un oiseau qui écoute. J'ai accepté. Et il a posé sa main sur mon bras. Puis j'ai eu peur. J'ai eu peur parce que ma mère me disait toujours :

— Méfie-toi de tout le monde. Il n'y a que tes parents qui ne te veulent pas de mal. Tous les autres te veulent du mal et ne pensent qu'à profiter de toi.

Voilà à peu près la philosophie de la vie que mes parents m'avaient inculquée. Alors, mon aveugle, je me suis imaginée qu'il n'était pas aveugle mais qu'il s'était grîmé pour se jouer de moi, pour me toucher le bras, pour que j'aie l'air idiot. J'ai rageusement ôté sa main de sur moi et j'ai couru. Il s'est cogné la tête dans un poteau de sens interdit. Et je l'ai vu longtemps se frotter le front et tourner sur lui-même pour essayer de se repérer et de comprendre ce qu'il faisait là.

C'était bien avant que je rencontre Malik, mais j'ai commencé à comprendre que mes parents n'avaient pas toujours raison et que leur prétendue philosophie pouvait me faire faire des erreurs. Je ne dis pas que je sais tout. D'ailleurs, c'est idiot de penser cela. Je dis simplement que je veux bien assumer mes erreurs à moi, mais pas celles de mes parents.

Ma grand-mère a très bien compris cela. Je lui ai raconté l'épisode de l'aveugle, un jour. Peut-être d'ailleurs lui ai-je raconté dans le train qui nous conduisait à Arles, je ne sais plus. Ma grand-mère a ri, elle riait de toutes ses forces de mon pauvre aveugle et je me suis mise à rire aussi.

Je pose la joue contre la fenêtre du train. C'est un réflexe. Dans tous les films que j'ai vus (il est vrai que je n'en ai pas vus beaucoup), les héros appuient la joue contre la fenêtre du train. On a l'impression qu'ils boivent ainsi quelque chose de frais et de sucré et que la liberté, transparente comme l'air, les pénètre.

— Tu veux écouter ton père, espèce de menteuse ! hurle soudain une rauque voix de femme.

Je vois une fille en pleurs. Elle a quelques années de plus que moi. Quinze ans, ou seize. Son père la pousse dans le wagon. Sa mère continue à hurler :

— Qui t'a permis de téléphoner ?

Et la fille balbutie des phrases que je n'entends pas. Ils s'asseyent dans mon wagon. Je ne resterai pas là une seconde de plus.

J'ai l'impression de revoir ma chère famille, ma chère maman, mon cher papa, et moi, avec trois ans de plus, moi, chétive, obéissante, me laissant faire comme la plus idiote des oies. Je voudrais faire un clin d'oeil à la fille, pour qu'elle reprenne courage et qu'elle croie en elle, pour qu'elle trouve les mots juste afin que ses parents cessent de lui parler comme à un chien. Mais elle regarde ses pieds, elle feint de s'intéresser infiniment aux boucles de ses sandales. Je laisse tomber.

J'ai repéré un autre wagon vide. Je m'installe. J'essaie de nouveau la magie de la joue contre la vitre. Elle est mouillée. Je comprends que c'est ma joue qui est mouillée. Je chiale, il ne manquait plus que ça.

Ma mère adorait une de ces assiettes-bibelots stupides et moches, décorées de couleurs criardes et portant des proverbes ou des phrases du genre « Qui mange bien, boit bien » ou « Home, sweet home ». Elle avait tout particulièrement adoré une horreur d'assiette où un artiste minable avait peint ce poème plein de morale moyenâgeuse. Cela donnait à peu près : « A 5 ans, on se dit ma maman sait tout. A 10 ans, on se dit ma maman sait beaucoup. A 15 ans, on se dit elle ne sait pas grand chose. A 20 ans, on se dit, elle ne sait rien du tout. Et plus tard, on se dit : Ah, si maman était encore là pour m'apprendre quelque chose. »

Je cours vers Malik parce qu'il est beau et qu'il m'attire mais je fuis aussi ce poème qui me trotte dans la tête et qui représente pour moi la plus affreuse des prisons. Une leçon de morale. Je n'aime pas les leçons.

De la fenêtre du train, je revois les deux garçons en skate. J'ai envie de rire, je me demande pourquoi je vais faire des kilomètres alors qu'ici aussi, à Montpellier, il y a des gens heureux et libres. Pourquoi faut-il que le seul garçon qui me plaise habite de l'autre côté de la mer ?

---

## II

Au bas de notre rue, quand on marchait du côté impair du trottoir, on se frottait vite à une façade toute grise. C'était notre maison. Elle comptait deux étages, nous habitions le premier. On entrait par une porte vert bouteille, aussi lourde que la fonte, donnant sur la cage d'escalier. Au milieu de la porte, exactement en son centre, un bouton de cuivre ovale. A gauche, les vantaux du garage où mon père avait écrit, au pinceau rond et à main levée, INTERDICTION DE STATIONNER.

Contre le garage, une autre porte changeait de couleur avec les saisons, et le vent de la rue tirait de sa boîte aux lettres une musique de Pan. Cette porte, articulée comme une persienne, donnait chez Malik. Quand il partit, le patron de l'auto-école loua ce réduit pour y parquer des motos. Alors, de la fente de la boîte aux lettres, au lieu du vent de désert, ce furent des vapeurs d'essence qui se mirent à souffler.

Au mur de ma chambre, il y avait un sous-verre accroché à un clou et qui contenait une carte du Maroc. Le Maroc brillait comme une planète et je souriais à la lumière que reflétaient les villes visibles comme des cratères sur une lune pleine : Tanger, Rabat, Casablanca.

C'est Malik qui m'avait offert cette carte où les plaines sont dorées et les villes matérialisées par de gros points d'argent. Je ne possédais rien de plus brillant que cette carte toute couverte de métal et rendue plus éclatante encore par le sous-verre. Ma mère, elle-même, n'avait aucun bijou comparable.

Un jour de juin, alors que je l'aidais à repeindre sa boîte aux lettres en bleu ciel, Malik s'était penché vers moi pour me dire que le vent, dans la fente de la boîte aux lettres, était celui du désert. Il lui apportait des nouvelles, il savait les histoires qui se nouent à Tanger, où il était né il y a quatorze ans. Il savait ce que faisaient ses frères et ses soeurs, restés là-bas.

Et puis, Malik m'avait chuchoté :

— Même quand je ne serai plus là, il reviendra, le vent, et il te racontera une histoire.

Il parlait bien, Malik, mais je n'ai pas compris tout de suite qu'il me chantait peut-être des mensonges de conteur.

La nuit, quand j'étais sûre que mes parents dormaient, je descendais silencieusement l'escalier. Je n'avais qu'à ouvrir sans bruit la porte verte et là, tout contre, il y avait la boîte aux lettres de Malik. Par la fente de la boîte aux lettres, nous nous parlions presque toute la nuit. Il ne passait jamais personne dans ce quartier après vingt-deux heures. J'étais tranquille. Et si des noctambules me dérangaient, je rentrais vite me réfugier dans l'entrée et je refermais sur moi la porte en attendant qu'ils aient disparu.

Quelquefois, en pleine nuit, ma mère entrait dans ma chambre. Elle voyait que je n'étais pas là et elle courait dans l'escalier. Elle m'appelait, affolée. Moi, je lui répondais simplement :

— Ne t'inquiète pas maman, j'avais entendu du bruit dans la rue, je suis descendue vérifier que personne ne crevait les pneus de la voiture, on ne sait jamais.

Ma mère me croyait. Comme je l'ai dit, le quartier était vraiment tranquille et elle n'aurait jamais pensé que moi, sa fille de douze ans, je sortais presque chaque nuit pour parler à un garçon qui en avait quatorze, qui habitait tout contre notre maison, et que j'aimais.

Malik vivait avec sa mère, Jasmine. Aucun bruit ne circulait sur eux, on n'en disait rien de spécial dans le quartier, on les ignorait. Ils ne recevaient jamais de courrier. Dans la journée, aucune lettre ne dépassait de la boîte pour effleurer le pardessus d'un passant.

Jasmine travaillait sans cesse, elle vivait à l'usine. Elle avait les paumes teintes au henné et les mains toutes blessées et rugueuses à cause de son travail. Malgré tout, je la trouvais plus belle que ma mère. Elle avait des cheveux longs et d'épais sourcils bruns. Ma mère n'avait pas de sourcils. Le shampoing lui venait dans les yeux quand elle prenait sa douche.

Je me souviens que Jasmine portait toujours le même châle, rouge, avec des lunes imprimées et des étoiles dorées.

Pour ne pas étouffer quand elle faisait la cuisine, elle devait ouvrir la porte de la rue et cela l'intimidait parce que les gens qui passaient sur le trottoir ne se gênaient pas pour regarder au plus profond de son terrier. Des bouffées de fumée, de grands tourbillons de vapeur s'échappaient par la boîte aux lettres. L'odeur des épices circulait entre les hauts murs de la rue et les façades des maisons pour monter jusqu'à notre balcon et embaumer ma chambre.

J'aimais la cuisine de Jasmine mais ma mère ne la supportait pas. Du haut de son balcon, elle lui criait :

— Déménage ! Va-t'en ! Tes sardines puent.

Plus tard, elle devint si méchante que Jasmine, qui avait renoncé au barbecue, dut même abandonner le camping-gaz et manger le contenu froid d'une boîte de conserve.

Je souffrais parce que mes parents se moquaient de tout le monde. Mon père imitait l'accent de Malik et de Jasmine, et il riait. Il riait, lui qui n'avait jamais gagné assez d'argent pour acheter une Renault Clio (ma mère en rêvait parce qu'il en existe des vert foncé à bandes noires latérales) et qui nous faisait honte à cause des pétarades du moteur de la vieille Golf, à cause du pot d'échappement troué, à cause du phare cassé. Elle n'avait pas de voiture, Jasmine. Elle prenait l'autobus. Quant à Malik, il n'avait pas même un Solex.

Mon père disait infirmière et aréoport. Quand Malik hésitait sur la prononciation d'un mot, il me le demandait. Il le répétait après moi. Je lui avais prêté mon vieux dictionnaire de sixième. Il s'en servait. Lui, au moins, il faisait un effort pour essayer d'être grand.

Je me dis que si ma mère avait su dans quel nid de troglodyte Malik et Jasmine se levaient, se lavaient et mangeaient, à quatre heures moins le quart, avant que Jasmine ne parte à l'usine, elle n'aurait pas eu le cran de se mettre au balcon quand elle entendait un peu de bruit chez eux.

Mais ma mère n'entra jamais chez Malik et Jasmine.

-----

### III

Un jour, ma mère, qui regardait toujours par le balcon, finit par remarquer que je passais mon temps à rôder autour de la boîte aux lettres de Malik. Elle me suivit dans la rue. Elle aurait pu faire du bruit avec ses talons, elle aurait pu toussoter, entamer la conversation mais elle n'a rien dit. Elle m'a surpris, elle s'est penchée silencieusement sur mon épaule, elle a entendu la voix du garçon qui me parlait. Alors elle m'a saisi par l'oreille, comme si j'avais écouté une voix interdite, en criant :

— Va dans ta chambre !

Je suis allée dans ma chambre et je l'ai entendue hurler et demander au bon Dieu ce qu'elle avait bien pu lui faire pour avoir une fille pareille.

Heureusement, dès le dimanche suivant, mes parents sont partis en promenade, sur un voilier, avec des amis. Ils n'avaient pas beaucoup d'argent, mes parents, et cette sortie était pour eux un événement heureux et exceptionnel. Ils m'en écartèrent :

— Tu auras bien le temps, toi, de monter sur un bateau.

Puisqu'il n'y avait pas de place pour moi dans leur week-end, j'ai retrouvé Malik et sa voix qui était pour moi comme un merveilleux cadeau d'amitié. Les yeux fermés pour se souvenir mieux, il m'a raconté son enfance au Maroc. Nous étions assis, appuyés contre le mur de la pièce minuscule que la boîte aux lettres aéraït. Jasmine faisait de la couture et nous souriait de temps en temps. Le henné, incrusté dans les lignes de sa main, dessinait ses paumes aussi nettement que les planches reproduites dans un a b c de chiromancie.

Ce dimanche-là, j'ai accompagné Malik au marché. Nous avons acheté des bottes de menthe et des olives. Malik m'a montré comment on jette le thé vert dans l'eau et combien l'infusion d'une feuille de menthe est un événement. Pendant des heures, nous avons siroté notre thé à la menthe comme de vrais chameliers en plein désert.

Il était si généreux, Malik, il parlait si bien de notre avenir que je l'ai cru, j'ai vraiment cru que je ferais partie de son avenir. En même temps, je me demandais encore si je n'étais pas qu'une camarade pour lui, c'est-à-dire moins qu'une soeur et bien moins qu'une amie.

Mais dans l'après-midi, Malik m'a embrassée sur les deux joues. Je crois qu'il a dû se baisser. Je sais exactement comment il m'a embrassée, il a pris ma tête entre ses mains et tous ses doigts ont plongé dans mes cheveux. Ensuite, il a tourné ma tête à gauche et il a embrassé ma joue, bien au milieu. Puis il a fait la même chose pour la joue droite. Il m'a regardée comme s'il était content de lui, vraiment ravi d'avoir fait ça.

Il n'y avait pas de quoi être si fier. Si j'ai tant souffert ensuite, c'est à cause de ces deux baisers. J'ai cru qu'il m'aimait. A partir

de ce moment-là, j'ai attendu, comme une héroïne romantique, qu'il m'enlève. J'ai attendu que la maison, notre maison, s'écroule et qu'il ne me reste plus au monde que lui. Alors, il aurait été obligé de m'emmener avec lui.

Après m'avoir vue parler avec Malik, ma mère s'est mise à me surveiller sans arrêt. Même la nuit, je sentais son regard. Je n'osais plus bouger. Heureusement, il arrivait souvent que mes parents aillent au restaurant avec des amis et rentrent tard, très tard, vers deux ou trois heures du matin. Alors j'avais toute la soirée pour sortir dans la rue et parler avec Malik.

Nous avons un code. Je frappais trois petits coups contre la boîte aux lettres, puis deux, puis un, puis de nouveau trois. C'est ainsi que je l'appelais. C'était comme un téléphone. Malik me chuchotait que ma voix lui tombait du ciel. Je lui disais, avec un air de reproche :

— C'est toujours moi qui t'appelle !

On aurait dit vraiment que nous nous téléphonions, le soir, pour nous donner du courage afin d'affronter la nuit et toute la journée du lendemain où nous serions seuls, sans nous voir.

Si Malik m'appelait peu, c'est qu'il n'avait besoin de personne. Il était rude, il était presque adulte. Parfois il réfléchissait avec un air grave, je ne sais pas à qui ou à quoi il pensait. En tout cas, cela me rendait jalouse et je me mettais en colère contre lui. Bien sûr, à douze ans, je n'avais pas compris qu'il avait besoin de silence pour penser à des choses importantes, des choses aussi importantes que son avenir et celui de sa mère, dans un pays qui n'était pas le leur, où il était si difficile de vivre. Pauvre Malik ! Je devais être insupportable. Je les empêchais sûrement de dormir, Jasmine et lui, en tambourinant à deux heures du matin contre la boîte aux lettres. Je les envahissais.

Quand Malik était de très mauvaise humeur parce que Jasmine travaillait beaucoup trop, quand elle lui montrait en pleurant

les quelques billets de cent euros qu'elle avait cachés dans une petite boîte en fer, quand ils pleuraient tous les deux de tristesse et que mes visites s'éternisaient, Malik ne me parlait plus. J'étais une intruse et une étrangère. Il s'allongeait sur son matelas et feuilletait un album de photographies qui me rendaient jalouse. Il avait trois soeurs. Il aurait voulu être près d'elles. Alors je m'en allais, je remontais l'escalier, je retournais dans ma chambre.

Pour se faire pardonner, Malik m'attendait, le lendemain matin, sur le seuil de sa porte, et nous faisons un bout de chemin ensemble. Il portait mon cartable jusqu'au collège et puis il allait à ses balades sans but, croquant un quignon de pain. Ce n'était pourtant pas ma faute s'il était presque seul, ici, en France.

De sous son couvre-lit, Jasmine sortait de temps en temps un cahier. Je ne voyais pas bien. Elle faisait des additions, des comptes. Au fond, je savais déjà qu'elle calculait combien d'argent il lui faudrait encore mettre de côté avant de pouvoir enfin quitter la France. Mais je préférais ne pas y penser : perdre Malik et Jasmine, c'était perdre mes seuls amis et mon seul bonheur dans ce monde. Oui, j'évitais de penser qu'un jour très proche, ils allaient quitter notre rue et leur logis pas plus grand qu'une chambre de voilier.

J'aurais dû m'en douter pourtant : les derniers temps, Jasmine, qui avait toujours été si calme, hurlait presque autant que ma mère. Elle criait :

— Allez-vous-en, tous les deux ! Laissez-moi tranquille, vous êtes tout le temps dans mes jambes ! Arrêtez de vous cramponner à moi, je suis fatiguée, je suis fatiguée.

Malik partait faire un tour du côté du canal. Je lui disais au revoir et je rentrais chez moi.

J'avais maigri. De temps en temps, la professeur de français me donnait de la pâte de fruits en me disant :

— Tu as une petite mine, toi, cette année. L'an dernier, tu étais ronde comme une pomme.

C'est vrai, cette année-là, je n'avais plus d'intelligence, je pensais seulement que c'était plus que de l'amitié qui m'entraînait vers Malik. Mais je n'osais rien dire, je n'osais pas lui avouer quoi que ce soit, à Malik. Je gardais tout pour moi et cela m'étouffait.

---

#### IV

Du plus loin que je me souviens, ma mère a toujours été lunatique. Elle disait un jour oui, un jour non, elle se comportait de façon si fantasque que je ne savais même pas si elle m'aimait un tout petit peu.

Quand je rentrais à la maison, je me demandais à chaque fois de quelle humeur elle serait, si elle me proposerait de regarder des catalogues avec elle pour me commander un sweat-shirt neuf ou si elle serait méchante et revêche comme une vieille institutrice du XIXe siècle. J'étais sûre d'une seule chose, c'est qu'elle ne voulait pas que je grandisse. Elle ne s'en cachait même pas : elle craignait que je sois belle, elle ne voulait pas que je vive une histoire d'amour. Peut-être parce que jamais elle n'en avait vécu, elle, d'histoire d'amour.

Ma mère ne savait rien de Malik, mais elle dut deviner qu'avec lui je me dénouais, je sentais enfin la force qu'il y avait dans mes mains, dans mes jambes.

Alors, elle ne perdit plus une occasion de m'interdire quelque chose. Elle scellait avec de la salive et un invisible cheveu, l'armoire de toilette où j'aurais pu trouver de quoi me maquiller les yeux et les lèvres. Quand je me pinçais les joues pour les rendre rouges et essayer d'être jolie, quand je tapotais le dessous de mon menton avec

le dos de deux doigts parce que je me trouvais trop potelée, elle me faisait mettre les mains sur la table. Si j'avais du vernis sur les ongles, elle me tendait le dissolvant. Si j'avais du Rimmel, dessiné dans les toilettes du collègue, elle hurlait :

— Va t'enlever ce charbon !

Mais comme elle était instable comme une lune d'été, elle s'amusaient parfois le dimanche à me maquiller. Pour impressionner ses amis, elle me tendait une cigarette et versait du vin dans mon verre. Quand il n'y avait plus personne à surprendre, quand leurs amis étaient partis, quand mes parents retrouvaient leur vie de travail et d'ennui, ma mère faisait de nouveau régner dans la maison une discipline de fer et je m'y pliais sans rien dire.

Bientôt, pour que je ne puisse pas m'enfermer à clé dans ma chambre, mes parents démontèrent la serrure, ôtèrent la clenche, le pêne, la gâche. Ma porte n'était plus qu'une mince cloison de bois, percée d'un trou énorme. Et quand je n'éteignais pas assez vite, le soir, ma mère, triomphante, passait la main dans ma chambre pour atteindre l'interrupteur :

— Je t'avais prévenue !

Pour lire, j'avais une petite lampe de poche.

Et je ne disais rien, je ne disais jamais rien parce que je me souvenais de ce que ma grand-mère m'avait confié et qui était un secret entre elle et moi. Quand ma mère avait mon âge, mon grand-père était si sévère qu'il lui interdisait de se maquiller, il lui interdisait d'écouter la musique dans le noir, il cassait ses disques, il ne voulait pas qu'elle écoute du rock, Elvis Presley par exemple. Et moi, vingt-deux ans plus tard, j'étais, pour ma mère, une occasion de prendre sa revanche et de se venger de ce qu'on lui avait subi à elle, quand elle avait mon âge.

Je ne disais rien non plus à mon père, même si je lui en voulais de ne pas prendre ma défense. Il avait toujours mal à la tête quand il rentrait du bureau. Les sonneries de téléphone, la chaleur, les clients le fatiguaient. Il menait une petite vie laborieuse et sans sur-

prise, une vie de travail et d'ennui. Il ne m'écoutait pas, il ne m'aidait pas. Pour être au calme, il était toujours d'accord avec ma mère en ce qui me concernait et se gardait bien de se disputer avec elle à mon sujet. D'ailleurs, mes problèmes avec maman lui importaient peu. Il voulait juste la paix et la tranquillité.

Je ne disais rien non plus à mes amies. En dehors du collège qu'elle respectait pour sa discipline sévère, ma mère m'avait interdit de voir quiconque. Personne jamais ne franchissait la porte de ma chambre. J'étais celle qui n'invite pas, même pour son anniversaire. Et quand des amies me téléphonaient, ma mère restait à côté de moi, elle tambourinait sur la table avec ses ongles pointus, ou bien elle tapait du pied en roulant des yeux pour signifier clairement que la conversation avait assez duré.

Comment aurais-je pu parler de tout cela à mes amies ?

Comment leur expliquer que je n'avais le droit de rien faire, seulement le droit de me taire ?

J'avais peur que personne ne me croie, si je dressais de mes parents et de ma petite vie sans joie, un portrait si terrible.

Mais nous parlions avec Malik et Jasmine, quand nous sirotions du thé à la menthe. Malik était vivant et lumineux, il me consolait et me réconfortait. Puis nous écoutions des cassettes d'Oum Khalsoum sur un vieux poste à piles, Jasmine mêlait hier et aujourd'hui, le Maroc, l'Algérie et l'Égypte. Et chaque fois que nous apercevions la lune, dans le ciel orange de la ville, nous échangeions un regard d'intelligence et d'amour.

-----

## V

Un soir, j'étais déjà en pyjama, il devait être dix heures, et je portais, par-dessus le pyjama, ma robe de chambre en molleton rose, quand j'ai demandé, pour le lendemain, de l'argent de poche et l'autorisation d'aller au cinéma, accompagnée de mes copines Barbara et Béatrice, avec la permission de onze heures. J'ai exigé tout cela à voix calme, de peur qu'on me coupe la parole.

Mes parents ne m'ont pas interrompue, ma phrase ne s'est pas émietlée dans ma gorge, j'ai continué. J'en ai profité pour demander aussi, avec de plus en plus de sûreté dans la voix, si je pouvais sortir samedi, tout l'après-midi, parce qu'un ami participait à un concours d'équitation, je voulais aller le soutenir. Comme mes parents se consultaient gauchement, comme il n'y avait rien à ajouter ni à retrancher à ma demande qui était aussi parfaite qu'une lettre administrative adressée à des supérieurs, j'ai attendu.

Ils restaient silencieux. Ma mère ouvrit un livre de peinture, j'entrevis les cyprès noirs de Van Gogh et les cercles concentriques qui font ses étoiles. Mon père jouait à faire un huit avec l'étroite bande d'un talon de chèque. J'ai cru voir, dans son geste, des encouragements muets. J'ai compris que, par le ciel de Van Gogh, ma mère me montrait des images de nuit qui signifiaient que j'avais désormais l'autorisation de sortir le soir. A mon père qui faisait des huit, j'ai demandé quatre-vingts euros.

J'ai perdu mes chaussons quand mes parents m'ont prise, chacun sous un bras, pour me poser sur le palier comme si j'avais été une vieille chaise qu'on soulève par l'accoudoir :

— Tu peux sortir, tu peux t'en aller où tu voudras, jusqu'à l'heure de ton choix, dit ma mère.

Ils claquèrent derrière moi la porte de l'appartement. J'étais pieds nus dans l'escalier de pierre, en pyjama, avec ma robe de chambre en molleton rose. Au bout d'un court moment, comme si nous disposions d'une minuterie d'immeuble moderne, mes parents

éteignirent la lumière de l'escalier et je m'assis sur une marche, éfrayée, surprise. J'attendis qu'ils rouvrent la porte pour pouvoir m'expliquer et m'excuser.

Accoudée à la rampe, j'ai écouté les bruits de la maison, j'ai suivi ses lumières. Sous la porte de mes parents, une ligne jaune avec un angle aigu. A une heure du matin, je connaissais par coeur les écailles de la rampe. Sous la grande porte extérieure, plus lourde que du fer, la lumière de la rue faisait briller les ongles de mes doigts de pieds.

A trois heures, je suis sortie. Les lampadaires se réverbéraient sur le macadam. Je ne sais pas ce qu'espéraient mes parents. Ils avaient dû se réjouir à l'idée que je passerais une nuit à la dure, le ventre sur la pierre froide de l'escalier et juger que cela me calmerait pour les trois semaines à venir. Ils avaient probablement pensé qu'on ne fuge pas nu-pieds et en robe de chambre. Au pire, ils me récupéraient, le lendemain matin, endormie sur le paillason comme un caniche.

Je ne me suis pas endormie sur le paillason. A trois heures et demie, la porte de Jasmine s'ouvrit, elle aéra son cagibi. Un oreiller prenait l'air, coincé entre le mur et la boîte aux lettres. Je suis entrée. Malik m'a regardée longuement et j'ai remarqué que j'étais son miroir, cette nuit-là. Ma robe de chambre rose ressemblait à sa djellaba. Lui aussi était nu-pieds. Et je suppose que c'est parce que je me présentai devant lui, avant l'aube, vêtue comme une jeune femme arabe, qu'il me prit pour un rêve. Il me dit : Tu es ma petite soeur et je t'aime.

## VI

Ici, tout était clair et chaud. Jasmine possédait un camping-gaz et un mini-four, toujours allumés. Dans le four qu'elle branchait, je ne sais comment, au plafond, à la place de l'ampoule unique, du pain levait chaque jour. Jasmine refusait ce qui est sombre. Pendant qu'elle pétrissait une boule de pâte éblouissante avec une farine presque phosphorescente, j'étais stupéfaite. Les cristaux de sel brillaient. Même la levure avait l'air précieux. Au premier étage, chez mes parents, malgré la lumière du soleil, tout était d'un blanc mat, terne, sale. Dans la penderie, les corsages se fripaient, la laine s'aigrissait.

C'est ainsi que Malik et Jasmine luttèrent contre la tristesse. Ils s'enivraient de couleurs et c'est tout naturellement qu'ils firent de moi une jeune fille lumineuse, à leur image, avec les splendeurs simples dont ils disposaient, tissus vert ou rose, henné, bijoux dorés. Je fus, pour un temps trop court, quelques heures à peine, une petite fille heureuse.

Malik mélangea d'abord la poudre de henné avec l'eau tiède dans un bol bleu vif pour me peindre les mains et les pieds. Avec un bâtonnet, il traça, un peu plus haut que la plante, un trait si ferme et si rapide que je n'eus même pas le temps de rire à cause du chatouillis. Aux mains, il dessina des figures et je me laissai faire comme une enfant qu'on tatoue avec des emballages de Malabar. Mes cheveux, il les enduisit de henné qu'il laissa poser plusieurs heures, aussi longtemps que la pâte à pain, et j'eus des cheveux fauves comme du feu. Il passa des heures à en démêler l'écheveau avec sa main et une fourchette. Pas un seul instant je ne me suis sentie ridicule même si je n'ai pas pu m'empêcher de rire, quand je me suis vue, dans le petit miroir, les cheveux, les mains, les pieds, vifs comme des carottes pelées.

Sévère, Malik me tenait par les épaules. Et j'eus l'impression de me voir dans un miroir quand je vis les mains et les pieds de

Jasmine et la clarté identique que répandaient nos cheveux. Désormais le henné souderait notre amitié.

Pour le déjeuner, Jasmine cuisina une tajine dans le plat en terre qui gardait l'équilibre, je ne sais comment, sur la petite bouteille de butane, j'entendis du bruit sur le balcon, au-dessus de notre tête. C'était ma mère qui criait parce que l'odeur des pommes de terre, des navets, des carottes et le sucre des raisins de Corinthe la gênaient.

Je pensais souvent au racisme de mes parents, c'était encore plus laid, vu d'ici, de dessous. J'avais honte pour ma mère.

Je restai jusqu'au soir. Le miel, la cannelle, la noix de coco que Malik rapporta du marché nous servit de plafonnier, de néon, d'halogène, d'électricité, de lumière. Le sucre sur les gâteaux éclairait autant qu'une petite lampe de chevet.

J'entendais, par le plafond, les pas de ma mère, la voix forte de mon père. Le téléphone sonnait sans arrêt. Ils avaient dû signaler ma disparition. Mon père, ce jour-là, ne se rendit pas au travail et j'entendis vrombir très tard dans la matinée le moteur hoquetant de la vieille voiture. Ma mère l'accompagnaient. Ils devaient me chercher partout.

J'étais à la fois très loin et tout près...

Je portais des babouches, une djellaba jaune, mes cheveux étaient teints au henné, mes mains, mes pieds, et j'avais appris à bien faire le thé à la menthe. C'est moi qui remuais le sucre dans la théière pendant que Malik me parlait.

Mais Jasmine s'inquiéta. Il fallait que je rentre chez moi tout de suite, elle n'avait pas l'intention de risquer des discussions avec la police. J'étais mineure. Elle me demanda de m'en aller.

Alors je dus quitter l'abri merveilleux que m'avait offert Malik et Jasmine. Je revis, en titubant, la lumière de la rue et les réver-

bères, je montai l'escalier, les yeux fermés. Je franchis le seuil de notre appartement. Il me parut immense.

Ma mère était là. Il y avait des traces de larmes sur ses joues. Son carnet d'adresses était grand ouvert. Elle était assise à côté du téléphone. Elle devait passer des coups de fil affolés à toutes ses amies pour savoir si je ne m'étais pas réfugiée chez l'une ou chez l'autre. Elle avait dû appeler ma grand-mère aussi et ma grand-mère, qui habite à plus de 600 kilomètres de chez nous, lui avait peut-être dit :

— Pardonne-moi, mais je n'avais pas su, quand tu étais adolescente, te protéger de la rudesse de ton père et faire en sorte que tu aies un peu plus de liberté.

Ma mère sursauta quand elle m'aperçut. Elle reposa le téléphone et referma son carnet d'adresses. Je la vis sourire comme quelqu'un d'infiniment heureux, sourire avec les yeux, les lèvres, le visage puis, comme si la joie lui était impossible à supporter, elle cassa net son sourire, elle pinça méchamment les lèvres et, au lieu de me dire combien elle était heureuse de me retrouver, ce qui était vrai, je l'avais bien vu, elle me traîna par les cheveux, avec cruauté :

— C'est quoi cette perruque de carnaval ?

Elle me fourra sous la douche et me brossa. Elle utilisa, pour cela, la large brosse du lave-pont, qui sentait la serpillière et le chien mouillé. J'étais nue, ma mère ouvrit le robinet d'eau froide, la brosse rendait ma peau rouge vif.

Ma mère préférait laisser parler sa tyrannie plutôt que se questionner sur elle-même. Elle ne me demanda pas où j'étais partie depuis hier soir. Elle resta comme une statue, avec son cœur de marbre. Mais je comprenais qu'elle souffrait. Peut-être même était-elle jalouse de mes cheveux teints. Sinon, elle ne m'aurait pas fait endurer tout cela. Je repensai aux confidences de ma grand-mère et je me tus.

Le henné résista à la hargne de ma mère. Je me disais que l'orange est la couleur de l'amour de Malik. J'espérais que ma chair retiendrait cette couleur et ne la laisserait pas s'effacer. Ainsi, Malik et moi ne nous détacherions jamais.

Quand elle jeta la brosse qui rebondit sur le carrelage et lui fit mal au pied, quand elle comprit qu'il était inutile de s'acharner sur le henné frais, ma mère me fit sortir de la douche et m'inspecta, partout. Elle cherchait des blessures, des traces de coups. Elle ne trouva rien que les griffures désordonnées de sa brosse. J'étais meurtrie et grotesque, un homard, avec les mains, les cheveux, cuivrés, dégoulinants.

— Tu as l'air finaud ! se moquait ma mère. J'affirmai que la couleur disparaîtrait en quelques semaines.

Elle répéta, en riant :

— Tu as l'air finaud, je ne trouve pas d'autres mots.

---

## VII

Mes parents eurent avec Malik et Jasmine une entrevue houleuse où ils les menacèrent de la police. La rencontre eut lieu dans l'escalier de notre maison, pendant que j'étais au collège.

Je suppose que Jasmine s'appuya à la rampe pour reposer ses jambes douloureuses. Ma mère, huit marches plus haut, devait la toiser. Je crus, sottement, que Malik jetterait, dans la boîte, une lettre pour moi. Mais notre boîte aux lettres était vide.

Depuis la cuisine, ma mère m'avait entendu décrocher la clé, ouvrir la boîte dans l'entrée et remonter lentement, en m'aidant des barreaux de la rampe. D'en haut, elle me cria :

— Tu crois au Père Noël ? Il t'a oubliée, oui. Il va partir sans demander son reste, ton Malik. Et puis, c'est peut-être ton premier chagrin d'amour mais ce ne sera pas le dernier, c'est moi qui te le dis. Commence à t'y habituer !

Ma mère était toujours aussi acariâtre et stupide mais cette fois, je n'avais plus le secours de Jasmine et Malik. D'ailleurs, ce n'était plus Malik. Sa tendresse avait disparu. Il avait trop peur de mes parents. A mon passage, Jasmine elle-même se cachait. J'avais beau sourire de toutes mes forces quand je la rencontrais au marché, beau essayer de lui rappeler nos chansons, nos espoirs, nos conversations, beau me redresser pour secouer mes cheveux encore orange et veloutés, elle retournait dans son taudis et fermait la porte derrière elle. Malik scotcha la boîte aux lettres avec du sparadrap et boucha la fente avec de vieux journaux.

Au marché, Malik passa plusieurs fois devant moi sans rien dire. Le jour où il m'écarta de lui et me poussa sur la route avec barbarie, j'avais tant besoin d'amour que je m'efforçai de reconnaître dans ce coup d'épaule une marque de tendresse bourrue. Mais je me faisais des illusions.

Quelques jours plus tard, Malik et Jasmine disparurent pour toujours.

---

## VIII

Quand j'avais retrouvé ma chambre, après les quelques heures que dura ma fugue au paradis de Malik et Jasmine, je crus vraiment que des voleurs l'avaient visitée. Les tiroirs de ma commode

étaient retournés, le matelas dressé contre le mur, le bureau renversé, tous mes cours éparpillés, les mâchoires de mes classeurs désunies et tordues, mon cartable de toile kaki éventré. Il manquait les lettres de Malik, ses dessins, ses cadeaux. Ma mère les avait volés. Je n'avais plus rien, j'étais dépouillée.

Quand ma mère mit ma chambre à sac, elle trouva, dans le premier tiroir de mon bureau dont elle força la serrure enfantine, toutes les lettres et les cadeaux de Malik (un petit cendrier de terre cuite, à couvercle, un vide-poches doré en forme de babouche). Pour qu'il ne reste absolument aucune trace de mon bonheur, ma mère brûla les lettres de Malik au-dessus du lavabo.

Un terrible silence remplaça les bavardages affectueux qui me tenaient compagnie depuis si longtemps.

Après son départ pour une destination inconnue de moi, je passais mes nuits à écrire à Malik : « Cher Malik, j'étais heureuse quand tu étais là. Malik si loin, ce soir je voudrais te parler. J'ai le cafard. Je t'embrasse de tout mon coeur. »

Je ne reçus pas de réponse. J'écrivis un autre petit mot tout simple : « Je voudrais à la fois t'embrasser, te remercier, rire. Ne fais pas de cauchemars, prends soin de toi et de Jasmine. Malik, tu es si important pour moi. Écris-moi une ligne, seulement une ligne. »

J'attendais le facteur. Je refusais de voir et de comprendre que Malik et Jasmine étaient partis définitivement. Je continuais à lui écrire, avec entêtement, et je me faisais pleurer en écrivant.

Mon courrier restait sans réponse. J'écrivis encore au dos d'une carte postale : « Malik, si tu as encore de la tendresse pour moi, alors fais-moi signe. Ton amie. »

Et je cessai complètement d'écrire le moindre mot lorsque je vis dépasser de la boîte aux lettres bleu ciel, dans notre rue, le coin d'une enveloppe. Je me précipitai sur la boîte. Je croyais que

c'étaient mes propres lettres que le facteur venait jeter là, inutiles et trempées de pluie. Mais non, c'étaient des prospectus qui étalaient leur publicité stupide pour des vérandas et des cours de yoga.

Je réfléchis. Puisque les lettres que j'adressais à Malik ne venaient pas s'échouer ici, dans la boîte bleu ciel, c'est qu'il avait donné à La Poste une adresse où faire suivre son courrier. Oui, c'était évident. Cela signifiait que mes lettres lui étaient parvenues. Mais cela signifiait aussi qu'il ne s'était pas donné la peine d'y répondre. Cela voulait dire qu'il se moquait bien de tous mes mots d'amitié immense. Je fus dix mille fois plus triste encore. Et c'est ce jour-là que choisit le patron de l'auto-école pour venir parquer ses motos dans ce qui fut la chambre de Malik.

J'entendis la porte de Malik et Jasmine grincer sur ses gonds, je me précipitai à la fenêtre. Sans doute, ils revenaient, il me rendaient cette justice, ils allaient me rendre heureuse à nouveau, ils avaient renoncé à tout ce trajet, longer la France puis l'Espagne, en autocar, prendre le bateau à Gibraltar pour monter dans un autre autocar qui les conduirait chez eux, ils rapportaient une malle pleine de tissus et de cadeaux brillants.

Bien sûr, ce n'étaient pas Malik et Jasmine, mais les hommes de l'auto-école qui firent entrer, dans ce qui fut une chambre douce, douze motos qu'ils poussèrent, avec des gestes de gardians, comme si elles avaient été un troupeau de taureaux. Ils étaient trois. Ils chassaient les motos devant eux en se gardant des poignées crochues qui auraient pu leur griffer les flancs, en se méfiant des cale-pieds qui font des bleus aux tibias.

Mon désespoir était complet. Je savais ce qu'il me restait à faire.

---

## IX

J'avais bourré mon sac kaki de bonbons à la menthe et de Mars que ma mère achetait pour son hypoglycémie de dix heures. J'avais un billet de cent euros, tiré de la poche du pantalon de mon père. Il l'avait laissé, dans le pli, sur le fauteuil du salon. Parce que j'avais souvent menacé de fuguer, ma mère, chaque nuit, confisquait mes habits. Je suis partie, pieds nus, en T-shirt.

J'étais habillée comme à la plage. Nous étions à la fin de juin. J'espérais passer inaperçue. Beaucoup d'Allemandes, de Hollandaises, de Danoises circulent ainsi, dès le mois de mai. Tout de même, j'avais froid, il était deux heures du matin, et les pieds nus transmettent immédiatement la fraîcheur au corps tout entier. Il y avait quinze kilomètres d'ici à la mer. Je me disais qu'il suffirait d'atteindre un port, celui de Palavas-les-Flots ou celui de Carnon, et, de là, trouver une barque qui m'emmènerait à Sète.

Je me souviens que nous avons fêté, un soir, à Sète, l'anniversaire de mon père. Nous nous étions amusés et promenés sur les quais pour voir les cargos et les voiliers. Ma mère avait bu trop de champagne. Je lui donnais la main. Elle riait sans cesse. Ce soir-là, nous étions très heureux. Nous avons regardé les pêcheurs qui repeignaient leurs barques en bleu ciel. Ensuite nous avons contemplé, sur la mer, la lumière de la lune.

Sète abrite un paquebot baptisé l'Agadir qui me conduirait au Maroc.

Je trouvais toutes mes idées bonnes et faciles à réaliser. Je pensai à Malik qui m'aurait dessiné, au henné, des chaussures orange. Pieds nus, je faisais beaucoup de détours. Je sautais par dessus les en-

droits où le bitume était défoncé. J'évitais les flaques d'huile. Même quand le trottoir était lisse et plat, je ne pouvais pas m'empêcher d'avancer précautionneusement, de peur d'un bout de verre ou d'un vieux chewing-gum, et je crispais les orteils. Mon sac kaki me battait les fesses. Je boitillais.

Un type me suivit, qui avait l'air vieux et fatigué. J'ai pressé le pas, sans courir. Il a shooté de toutes ses forces dans une poire qui a éclaté contre mes chevilles. J'ai trébuché, il a ri.

Quand j'ai eu faim, je n'étais pas encore sortie de la ville. Les quinze kilomètres, je croyais que je les parcourrais sans mollir, d'une seule traite. Si j'avais su conduire, je me serais réconciliée avec la Golf, malgré sa vieillesse et ses pétarades de rosse.

Je mangeais des bonbons à la menthe, les uns après les autres, et on aurait pu me suivre à la trace, rien qu'en ramassant les papiers d'emballage.

J'ai marché ainsi sept ou huit kilomètres. Je sentis que j'approchais de la mer. Je longeais le canal. Le sable était si humide qu'il passait entre mes orteils avec un petit bruit de tétée et je me rappelai qu'un jour, j'avais eu brusquement envie d'emmener Malik à la plage. Il apportait le thé :

— Non, je ne veux pas voir la mer, m'avait-il répondu.

Je n'avais pas réalisé qu'il penserait à son pays qui se trouve précisément de l'autre côté de l'eau.

Tout le long du canal, des bateaux abritaient des familles de mariniers, de pêcheurs, de touristes. Leurs voix familiales ou souriantes me reconfortaient.

Je longeais toujours le canal.

— Salut, où vas-tu ?

C'était une voix jeune, éraillée. Une fille s'accoudait à la minuscule fenêtre d'une péniche. Je répondis que je voulais aller à Sète pour embarquer. Elle me demanda pourquoi. Pour m'approcher de la fenêtre, il fallut que je me penche beaucoup, par-dessus le noir couloir d'eau. D'un coup d'oeil, je vis qu'elle était dans une cuisine. Sur une console, des oignons, des pommes de terre.

Elle me souriait. J'ai parlé, j'ai parlé si longtemps que je me suis endormie. Et l'eau noire du canal me berçait.

-----

## X

Le lendemain, c'était le 2 juillet, un vendredi, un jour que je n'oublierai jamais. Pour commencer, la fille aux yeux bleus me réveilla en me brossant les cheveux. Elle s'appelait Dorothée.

— La première chose à faire, le matin, est de se coiffer. Alors je te coiffe, me dit-elle en riant.

Son père préparait le petit déjeuner. Il s'appelait Manuel. Sa mère me dit en éclatant de rire :

— D'où tu sors, toi, t'es sale comme un peigne ! Allez, mets des habits propres. Dorothée et toi avez à peu près la même taille. Mais après les tartines et le débarbouillage, tu dois promettre que tu nous raconteras exactement ce qui t'amène ici. Et tu ne feras pas d'histoires pour que nous te ramenions chez tes parents. Une fille de douze ans, ça ne se promène pas la nuit.

J'étais exténuée et je promis tout ce qu'on voulait.

Mais l'après-midi, je protestai. Je ne voulais pas que Manuel, Dorothée et sa mère Katia me ramènent chez mes parents. Je leur dis :

— Je veux les quitter, mes parents, j'ai marché toute la nuit pieds nus pour cela. Et je veux aller au Maroc rejoindre Malik.

Comme ils étaient vraiment très gentils, je leur dis que ma mère était instable comme un quartier de lune, qu'on ne savait jamais ce qu'elle pensait, si elle m'aimait ou pas, et je leur racontai tout, de Malik et Jasmine à l'interdiction de sortir, du Rimmel aux bouteilles d'alcool dans le vaisselier, de l'absence d'argent de poche à l'interdiction de télévision, et Katia, Manuel et Dorothee hochaient la tête tous ensemble, en famille unie qu'ils étaient. Assise au bord du canal, je jetais des bouts de bois, je cassais des roseaux, je jetais dans l'eau des mottes de terre.

Dorothee, Manuel et Katia étaient très ennuyés.

— Tu as peut-être bien fait de claquer la porte, dit enfin Dorothee mais je crois qu'il vaut mieux que tu retournes chez tes parents avant qu'ils ne s'inquiètent trop et n'envoient la police à tes trousses. Si tu les habitues à faire des fugues, ils seront de plus en plus durs avec toi. Rentre et essaie de leur expliquer. Je t'accompagnerai.

-----

## XI

Ce qui s'est passé ensuite est sans doute un rêve. Dorothee, Manuel et Katia, une famille aimante et unie, étaient peut-être des fées ou des elfes. Il faut dire que toutes les familles me paraissaient idéales à côté de la mienne. Katia et Manuel ont réfléchi un après-midi entier. Ils sont restés sur le pont de la péniche, ils parlaient. Dorothee et moi jouions aux cartes.

— Ne t'inquiète pas, me disait Dorothée, même si je ne sais pas lire dans les cartes, je sais que ton avenir sera merveilleux. Mes parents ne te joueront pas de mauvais tours, je te le promets. Ce sont des gens biens. Ils auront une idée de génie, tu verras. Aie confiance.

Je secouais la tête et puis je battais les cartes en me concentrant sur Malik, sur son visage si doux.

Katia et Manuel me prirent à part vers cinq heures. Ils m'expliquèrent que j'étais vraiment trop jeune pour fuguer, qu'il faudrait que je réfléchisse un peu plus à ce voyage sans retour. Peut-être était-il trop tôt pour être sûre que mon amour pour Malik résisterait au temps. Il fallait laisser quelques mois ou quelques années passer, afin de savoir si Malik était vraiment essentiel à ma vie ou s'il n'avait été qu'un épisode merveilleux de mon existence.

— Tu manques de sorties, de disques, de concerts, tu manques tout simplement d'amis et de distractions, avait dit Katia. Il te faudrait des balades avec des jeunes de ton âge, il te faudrait quelqu'un qui t'apprenne à jouer de la guitare, et puis qui t'achète des habits dans lesquels tu te sentirais bien et fière. Il te faudrait quelqu'un à qui tu puisses téléphoner quand tu as le cafard. Hélas, cela ne s'achète pas. Nous t'offrons notre amitié mais nous allons bientôt repartir. Nous sommes des vacanciers perpétuels, des voyageurs.

— Des gens du voyage ! dit Manuel en riant.

Katia prit un air grave :

— Nous te donnerons un peu plus que des conseils. J'ai envie que tu puisses te faire plaisir. Alors nous nous sommes entendus tous les trois pour que tu acceptes de l'argent. Nous ne t'achetons pas, oublie la philosophie de ta mère, nous voulons simplement te faire un beau cadeau, comme si tu étais notre fille. Nous sommes les seuls à pouvoir t'aider. Ta grand-mère nous approuverait mais elle a les mains liées. Si elle fait quelque chose pour t'aider, elle se fâchera avec ta mère et elle n'y tient pas. Elle est trop sage pour cela. Mais nous, nous ne sommes pas sages. Nous avons envie de te donner de quoi t'acheter des choses qui te feront oublier Malik et ta tristesse. Et puis, ainsi, tu

pourras patienter avant de repenser au grand voyage que tu voulais faire.

— Avec tout cet argent, pouffa Dorothée, tu pourras t'acheter au moins cinquante disques. De quoi patienter, non ?

— Et puis, ajouta Manuel, tu es idiote de partir à pieds. Le jour où tu seras décidée, prends donc le train ! Tu te fatigueras moins. Tu te punis toi-même en marchant, en te fatiguant pour oublier. Quand tu auras bien réfléchi, tu trouveras peut-être une solution plus directe pour ton voyage. C'est bien fini le temps où l'on partait avec son balluchon, un quignon de pain et une pièce de cent sous. Tu es une rôdeuse, pas une voyageuse.

J'étais très gênée, mais j'ai accepté l'argent. Ce n'était pas la perspective des habits neufs ou des disques, je préférais les chansons merveilleuses d'Oum Khalsoum aux concerts de Sting et la djellaba aux jeans moirés. Mais ce qu'avait dit Manuel m'avait vraiment paru juste et fort. C'est vrai que j'étais bête d'être partie à pieds comme une héroïne de romans du dix-neuvième siècle. Et pourquoi pas à cheval, pendant que j'y étais !

J'éclatais de rire et cela donna de la joie à Katia, Manuel et Dorothée.

— Nous ne t'avions pas vue rire depuis que nous te connaissons, dit Dorothée.

Ce soir-là, nous avons mangé des crevettes, du crabe et un énorme plateau de fruit de mer avec du vin blanc et des cônes au chocolat. C'était bien loin du sempiternel steak haché-purée Mousline de ma mère, c'était bien loin de la tajine de Mina, c'était encore une autre histoire.

Peut-être est-ce cela grandir. Accumuler les histoires et découvrir des gens chaque fois différents, aux habitudes et aux mots différents. J'avais sacrément de quoi penser en suçant ma glace.

---

## XII

Après le dîner, nous sommes montés dans leur voiture et ils m'ont ramenée à Montpellier, chez mes parents. Les lumières étaient éteintes, la rue était obscure et déserte. Je baissai la tête, il allait falloir rentrer et affronter la tempête.

Manuel se pencha et glissa dans la serrure du garage à motos une petite clé compliquée. Il posa un doigt sur la bouche pour nous faire signe de nous taire. Il sourit et la porte s'ouvrit tout de suite.

Je regardai partout, frénétique et anxieuse, comme si Malik avait pu laisser là, avant de partir pour toujours, quelque chose à mon intention. Je montrai à Dorothée où nous mangions, Malik et moi, où nous étions assis pour nous parler. Et puis je pleurai parce que l'absence de Malik, de nouveau, me causait un chagrin énorme.

— Viens ! me dit Manuel.

Sans à-coups, il sortit une moto du garage. Il l'enfourcha, testa sa légèreté. Il la fit rebondir sur le trottoir, en sautant, comme on essaie l'élasticité d'un matelas. Il se pencha sur le moteur et réussit à le faire démarrer. De son côté, Katia avait dégagé une Honda verte qui vrombissait doucement.

La Honda de Katia était si puissante qu'elle la menait très doucement comme si elle craignait qu'elle ne s'emballe. Manuel et moi montions une Yamaha orange. Dorothée m'avait dit que je n'aurais qu'à fermer les yeux pour m'imaginer que j'étais dans le désert, tout près de chez Malik, et qu'elle m'escortait, avec ses parents, jusqu'à la tente de mon ami, juste sous la lune. Je pleurais, Manuel se tourna vers moi et ponctua chacun de mes sanglots par une accélération de la Yamaha, qui le secouait et me donnait l'impression qu'il pleurait avec moi.

— Pour oublier Malik, il faut que tu le détruises d'une façon ou d'une autre. C'est la première règle pour oublier un garçon qui t'a trahie. Il faut que tu te dises qu'il est moche et menteur, ajouta Dorothee. J'essayai de me concentrer sur ses paroles. De petits graviers blancs s'étaient pris dans les sculptures des pneus et tournaient, tournaient, tournaient, comme un écureuil dans sa roue.

La promenade dura peut-être cinq minutes mais j'avais l'impression qu'elle avait duré des heures. En fait, je m'étais endormie sur la moto.

Quand je me réveillai, tout était en ordre, les motos rangées, la porte refermée à clé, Dorothee me caressait les cheveux pendant que son père ouvrait la boîte aux lettres de Malik avec cette clé magique qui lui avait déjà permis d'ouvrir la porte des motos. Cette fois, je criais :

— Arrêtez, vous n'êtes qu'un voleur ! Volez des motos si vous voulez mais cette boîte aux lettres, c'est notre secret à Malik et à moi. Je vous interdis de vous mêler de tout. Merci de m'avoir ramenée chez moi, merci de m'avoir donné à manger et de l'argent. Mais maintenant je voudrais être seule pour affronter mes parents, pour affronter ma tristesse et ma solitude. Je vous remercie de toutes mes forces, mais maintenant allez-vous-en !

— Ne te mets pas en colère, dit doucement Manuel. Nous allons partir mais tu ne devrais pas laisser traîner ici des lettres qui te sont adressées. Il y en a au moins quatre !

Je fis un bond de surprise. Dans la boîte aux lettres de Malik, il y avait bien trois enveloppes à mon nom, plus une carte postale, mais tout ce courrier portait l'ancienne adresse de Malik. Je reconnus tout de suite son écriture appliquée. Il m'avait écrit, et pour éviter que ma mère ne découvre ces lettres et qu'elle les brûle peut-être, il les avait expédiées à son ancienne adresse, dans la boîte qui fut notre téléphone secret et le lieu sacré de notre amitié.

---

### XIII

Je ne vis même pas disparaître, à l'angle de la rue, la voiture qui emmenait Dorothee, Katia et Manuel. Je ne leur ai même pas dit au revoir. J'étais toute à la joie d'ouvrir et de lire les lettres de Malik. Je m'étais fait tant de souci pour rien, j'avais désespéré pour rien. Et maintenant, j'étais là, sur le seuil de la maison, trois lettres et une carte à la main, et Malik m'écrivait, me donnait son adresse au Maroc, me racontait ses péripéties et ses tourments à lui.

Il me disait combien mes lettres à moi l'avaient aidé à supporter toutes les difficultés du retour au pays, de l'inscription dans un nouveau collège, et de la crainte que lui causait la santé de Jasmine, si fatiguée.

Il avait même écrit : « Pardon, petite soeur, de t'avoir bousculée. Pardon de t'avoir fait du mal, mais les menaces de tes parents étaient si terribles que j'ai choisi de protéger ma mère sans te mettre dans la confiance. C'était bien trop risqué. Aujourd'hui, me revoilà, si tu veux encore de moi pour ami juré. »

La lumière de l'escalier s'alluma soudain. La porte verte s'ouvrit et ma mère apparut, encore tout habillée alors qu'il était trois heures du matin. Elle me prit dans ses bras et me cajola en m'embrassant. J'étais si surprise que je la repoussai. Elle fit semblant de ne s'être aperçue de rien mais je crois que mon geste la fit réfléchir. Elle baissa la tête et articula avec difficulté, comme si me dire un mot affectueux était une tâche pénible :

— Où étais-tu ? Nous avons eu peur pour toi, nous t'avons cherché partout. La Golf est en panne. Ton père essaie de trouver un garagiste ouvert la nuit. Je voudrais lui dire que tu es revenue. Il s'est

fait du souci aussi. Mais moi je sais que tu vas bien. Lui ne le sait pas encore.

Et ma mère me reprit dans ses bras et cette fois, comme si elle s'était un peu plus habituée à moi, comme si elle s'apprivoisait, elle me garda longtemps serrée contre elle.

J'avais envie de pleurer. Je voyais, par la fenêtre, la lumière de la lune et je me disais que, demain matin, tout recommencerait. Ma mère redeviendrait lunatique, mon père serait un homme fuyant et moi, entre eux deux, je chercherais vainement des points de repère et du bonheur. Bref, j'étais pessimiste, mais il faut avouer que j'avais de bonnes raisons de l'être. Pourtant, la gentillesse de maman, ce soir-là, me fit oublier toutes les misères qu'elle m'avait fait subir.

J'avais enfoui les lettres de Malik dans mon sac kaki. Ma mère ne me posa aucune question. Elle me prépara un chocolat chaud avec de la brioche et attendit que je veuille bien parler. Mais je n'avais pas envie de parler, j'étais beaucoup trop heureuse pour parler. Et puis, je me méfiais encore un peu. Je sentais que mon histoire d'amour, il fallait que je la garde pour moi, je sentais qu'elle était mon jardin secret et que je n'étais pas obligée de la partager avec mes parents.

— Tu rigoles comme si tu venais de voir un film comique, dit ma mère, étonnée.

— C'est un peu ça, répondis-je. J'ai cru vivre un drame et je me suis trompée. C'était un film marrant, avec une happy end.

— Ça veut dire quoi Happy end ? demanda ma mère qui n'avait jamais étudié l'anglais.

Tout en trafiquant la clenche de la porte de ma chambre pour en revisser la poignée et réinstaller la serrure qui me permettrait d'avoir enfin, dans cette maison, une pièce toute à moi, je dis à ma mère :

— Happy end, si tu ne sais pas ce que ça veut dire, tu n'as qu'à regarder dans mon dictionnaire anglais/français. Pour l'instant, j'ai un peu de bricolage à faire et puis j'ai du courrier en retard, un vrai courrier de ministre.

Ma mère fut surprise de mon assurance mais pour cette nuit, c'était l'amnistie, et elle retourna dans la cuisine, un peu vexée de ne rien savoir, de n'y rien comprendre mais consciente qu'elle l'avait bien cherché.

Je pensai en souriant : « Ce soir, si je n'ai pas gagné la guerre, j'ai au moins gagné une bataille ! »

Sur ce, j'allai chercher dans le placard de mon père un marteau et un clou pour placer, à côté de la carte argentée du Maroc, un nouveau sous-verre où je glissai la carte postale de Malik. Elle représentait un cygne qui s'envole, et disait, d'une grande écriture soignée : « Je pense à toi. »

---

#### XIV

Je me réveille. J'ai dormi, la tête sur la carte argentée du Maroc, la joue sur le cygne qui s'envole. Je vois mon reflet dans la vitre du train et j'ai comme une balafre sur la joue.

— J'aurais dû enlever les sous-verre, dis-je à haute voix.

Et, tranquillement, je me mets en devoir de dégager la carte du Maroc et le cygne immaculé de leurs sous-verre qui m'ont blessé la joue comme une gifle. Ensuite, je pousse légèrement du coude mon voisin de droite et je prends ma petite voix la plus polie pour lui demander :

— Vous voulez bien me débarrasser de ces objets coupants. Je me suis fait mal là, vous voyez.

Mon voisin est un homme d'affaires, très poli, très affable. Il me sourit et place les sous-verre plein de marques de doigts dans un sac en plastique qu'il range ensuite au-dessus des banquettes. Moi, je roule la carte comme un parchemin précieux. Ou plutôt comme une

carte aux trésors, n'ayons pas peur des mots. Avec cette carte et les lettres de Malik qui portent son adresse et son numéro de téléphone, je ne peux pas me perdre. Le cygne me soutient aussi dans mon nouvel essor.

Et puis, sous la manche de mon sweat-shirt jaune, j'ai écrit au marqueur noir l'adresse et le téléphone de Malik. Je suis comme un petit matelot tatoué, ou bien comme un chiot tatoué, ou comme un oiseau bagué. Ma nouvelle adresse est au Maroc. J'en suis sûre. Je crois que j'ai oublié le numéro de téléphone de mes parents. En fait, je préfère ne pas essayer de m'en souvenir, ce serait idiot, ces anciens chiffres inutiles viendraient télescoper les nouveaux.

Nous entrons en gare de Marseille. J'ai bien étudié mon itinéraire. C'est vrai, Manuel avait raison, on ne s'en va pas, comme ça, sur un coup de tête, il faut réfléchir d'abord. J'ai choisi de partir de Marseille. Parce que Marseille, c'est immense, c'est loin. En fait, j'avais fait le tour des agences de voyage. Le mercredi, je disais à ma mère que j'avais un cours de rattrapage de mathématiques, et puis je m'en allais marcher un peu. Je regardais les photographies dans les agences de voyage. Je prenais un peu contact avec la mer, avec les bateaux, avec le désert, avec les bêtes qui n'existent pas ici, sauf dans les zoos.

C'est ainsi que j'ai appris que Marseille était la plaque tournante des traversées de la Méditerranée. J'aurais dû le savoir, c'est une des premières choses qu'on apprend en cours de géographie. Bien sûr, en prenant le Marrakech ou l'Agadir, depuis Sète, c'était plus simple. Mais j'avais envie de parcourir le plus de kilomètres possible et de partir d'un endroit éloigné de chez moi. Jamais de ma vie je n'étais allée à Marseille, c'est une ville que je n'avais jamais foulée en compagnie de mes parents, une ville tout à fait neuve pour moi.

Gare Saint-Charles. Je ne connais personne qui se prénomme Charles. Cela me fait penser à Charlemagne, qui, dit-on, inventa l'école. Cela me culpabilise un peu. Je vais rater quelques jours de classe, je crois !

Je ne sais pas où je suis. Je ne vois même pas où est la sortie. Je serre contre moi la carte du Maroc et une lettre de Malik où il me dit qu'il m'aime. J'ai moins peur. Je n'ai jamais vu quelque chose de si grand. La gare de Marseille, mais c'est plus grand qu'une foire, plus grand que tout ce que j'ai vu de plus grand. Il y a au moins deux cents militaires au crâne presque rasé. Ne pas s'affoler, ne pas paniquer, respirer profondément et prendre un air intelligent.

Je me perche sur un poteau, comme un petit singe sur un cocotier. De là, j'observe.

La foule, c'est un peu comme l'obscurité. Il faut que les yeux s'y habituent. Malik m'a enseigné à regarder les étoiles. Pour regarder les étoiles, il faut que les yeux soient habitués à l'obscurité. C'est pareil pour la foule et le brouhaha. Il faut s'installer tranquillement dans cette ambiance nouvelle.

Peu à peu, je distingue une vingtaine de quais, puis des files régulières qui se dirigent vers une direction précise.

Sortie.

Je vois un panneau Sortie. Je me frappe dans les mains. Gagné.

J'ai faim. Je cherche encore des yeux. Je vois un distributeur de boissons fraîches. Gagné.

Je me fraie un passage dans la foule en balançant de part et d'autre mon sac kaki. Je suis à l'air libre et je mange une glace à la pistache. Première victoire. Ensuite, je prendrai un taxi pour le port. Et puis il y aura le bateau. Marseille-Tanger.

Je me promène, je vois la mer. Je ris toute seule et des gens se retournent. Je m'en moque. Quelle différence d'avec ma première fugue. Je suis sûre de moi. Je suis vraiment indépendante. Je ne suis pas une rôdeuse mais une vraie voyageuse. Je me répète l'adresse de Malik à Tanger. Je me répète son numéro de téléphone là-bas. Je sors mon calepin. Je suis une fille organisée. Il faut que j'aille changer une

partie de mon argent en dirhams, la monnaie du Maroc. Il faut aussi que je prépare le livret de famille que j'ai volé à mes parents. Sans cela, on ne me donnerait pas de billet pour la traversée. Et puis j'ai mon passeport, également dérobé à mes parents. Il était soigneusement rangé dans la boîte qui contient mes dents de lait enveloppées dans du papier de soie. J'ai un passeport sans avoir jamais voyagé. C'était il y a deux ans, quand la classe devait partir en Turquie. Et puis, changement de programme, notre professeur de français a été malade. Tout neuf, mon passeport. Neuf comme un cahier de rentrée des classes.

---

## XV

Je me promène sur le pont du paquebot, les mains dans le dos comme une petite milliardaire anglaise. Je pense à quel point Tanger et Danger se ressemblent. Juste une minuscule lettre d'écart. Mais une lettre capitale. C'est précisément ce qui me donne du courage et me stimule. Le danger, ce n'est pas de partir de chez soi, c'est d'y rester en sachant qu'on y sera malheureux et qu'on s'y fanera sans jamais trouver l'eau, l'air et la lumière nécessaire pour s'épanouir.

Des mouettes me frôlent. Elles me caressent et m'agacent. Ce sont mes premières amies de la mer. Elles me réclament à manger. Mais je n'ai plus rien à leur donner, je ne vais tout de même pas retourner à ma cabine pour chercher de quoi nourrir ces oiseaux-là.

Machinalement, je fouille dans mes poches. Je pense aux bonbons à la menthe qui s'y trouvaient, à peine quelques mois auparavant.

Je pense tout haut, je crie aux mouettes :

— Je me demande si vous apprécieriez les bonbons à la menthe.

Puis je sors de ma poche un papier plié en quatre. Je fronce les sourcils. J'ai complètement oublié ce que c'est. Ce n'est pas une lettre de Malik, ce n'est pas la carte du Maroc, donc ce n'est pas important.

Je le déplie. C'est mon billet de train.

Je le jette aux mouettes en hurlant :

— Un aller-retour Montpellier-Marseille, ça vous dit ?

Les mouettes déchiquettent le billet et se le volent l'une l'autre comme un poisson brillant. Puis le bruit de la mer recouvre tout et je retrouve, balancée par les vagues, la voix de Malik qui raconte les histoires merveilleuses du Maroc.

-----